IX

Le couvent de la Cruz est pris ! — L'Empereur échappe aux républicains. — Scènes étranges. — L'Empereur se dirige sur le cerro de las Campanas. — L'Empereur et le général Castillo. — Arrivé devant le palais départemental, l'Empereur envoie l'ordre de rallier tout ce qui lui reste de troupes.— Lopez introduit les républicains dans le couvent de San-Francisco et désarme les hussards et l'escorte de l'Empereur. — Audace de Lopez. — Le général Miramon est blessé en cherchant à rejoindre l'Empereur. — Le général Mejia gagne le cerro de las Campanas. — Confusion. — Panique. — Aspect du cerro de las Campanas. — L'Empereur est inquiet sur le sort de Miramon. — Toute l'artillerie républicaine réunit son feu sur le cerro de las Campanas. — La position devient insoutenable. — Les dragons de l'Impératrice. — L'Empereur envoie un parlementaire à Escobedo. — Le drapeau blanc ! — L'Empereur se rend. — Tout est perdu hors l'honneur ! — Les généraux Mendez et Arellano. — Les fusillades commencent.

Voici maintenant ce qui se passait dans l'intérieur de la place.

Une fois la *huerta* — jardin — de la Cruz et le Panthéon surpris comme je l'ai raconté, les républicains se hâtaient de prendre possession de tout l'édifice, ce qui leur était très-facile, étant guidés

par Lopez, protégés par l'autorité de ce dernier, le sommeil de tous et l'obscurité de la nuit.

Le colonel dissident Rincon Gallardo, occupait avec sa troupe les hauteurs du Couvent, les escaliers, les cours et toutes les issues en désarmant, avant leur réveil complet, la gendarmerie, la compagnie du génie, le bataillon de l'Empereur et les volontaires de Queretaro.

Les républicains se jetaient ensuite sans bruit sur l'artillerie formée sur la place de la Cruz, et qui attendait là le moment de donner pour la sortie du lendemain. Ils s'emparaient de même de la flèche défendant la gauche de la Cruz, de l'église attenante, des travaux de la droite, de l'hôpital, des magasins et du parc d'artillerie, qui se trouvaient aussi de ce côté.

La petite réserve, composée d'une partie du 3e de ligne, qui reposait dans la cour d'entrée et dans les couloirs de l'hôpital, fut désarmée et faite prisonnière avec la facilité qu'on retrouve dans tous les détails de cette surprise, grâce au colonel Lopez, qui guidait les républicains et donnait les ordres nécessaires pour prévenir ou empêcher toute résistance.

Comme personne ne soupçonnait ni ne comprenait ce qui se passait, il n'y eut pas un coup

de feu de tiré, pas un cri d'alarme de poussé, tandis que le quartier-général et ses annexes tombaient au pouvoir de l'ennemi au milieu d'un calme fantastique.

La possession de la Cruz, position dominante et clef de la place, entraînait la chute de Queretaro. Les républicains s'occupèrent donc, aussitôt que l'aurore apparut, de terminer l'occupation si facilement commencée.

Dans le moment où les assiégeants prenaient la Cruz, Yablousky, l'unique complice de Lopez, et ensuite Lopez lui-même, couraient donner l'alarme à l'Empereur et au général Castillo, en les faisant réveiller par l'effrayante nouvelle que l'ennemi entrait à la Cruz et s'était déjà emparé par force du Panthéon, nouvelle fausse, sciemment donnée, puisque, comme on l'a vu, les républicains achevaient de se rendre maîtres de tout l'édifice et des attenants, sans qu'on pût leur opposer la moindre résistance.

Devant cet imminent péril, l'Empereur fit appel à tout son sang-froid et dit au général Castillo, au prince de Salm et à son aide de camp Pradillo, qui s'étaient précipités chez lui :

« — Sortir d'ici ou mourir, c'est l'unique che-
» min. »

L'exécution suivit rapidement la pensée. Saisissant ses pistolets et quelques papiers importants, il descendit les escaliers, suivi des trois personnes que je viens de nommer.

L'Empereur était coiffé d'un large *sombrero* de feutre blanc bordé d'or, et son uniforme de général de division était recouvert d'un paletot, qui le protégeait contre la fraîcheur du matin.

Cette circonstance et la semi-obscurité des couloirs l'empêchèrent d'être reconnu par une sentinelle républicaine qu'il rencontra en bas, et qui prit pour un de ses chefs cet homme ainsi vêtu et venant à elle avec tant de sang-froid. La sentinelle présenta les armes. L'Empereur répondit au salut et passa; il traversa les cours, et, quelques secondes après, il était sur la place de la Cruz.

Le jour apparaissait en ce moment, montrant aux regards du souverain toute l'étendue du désastre. Mais l'âme de l'Empereur était bien trempée, et, loin de reculer devant le péril, à la vue des républicains, il arma son révolver en disant à ceux qui le suivaient : « — *Adelante,* » marchons.

Aux premiers pas, il fut arrêté par les républicains. Lopez était présent et, soit qu'il pensât pouvoir encore sauver les apparences, comme le prouvent ses impudents et naïfs manifestes, soit

qu'il fût saisi d'un remords tardif, il s'approcha d'un chef républicain et lui dit de laisser passer ces quatre personnes qui n'étaient que des « *paisanos* » (civils).

Celui-ci, qui exécutait religieusement, — et pour cause, — toutes les instructions du traître, donna l'ordre demandé, quoique les insignes militaires portés par l'Empereur et sa suite démentissent les paroles de Lopez.

Sans perdre de temps à demander des explications à son protégé sur cette scène incompréhensible, l'Empereur se dirigea vers le Cerro de las Campanas, afin d'y réunir quelques troupes pour résister jusqu'au dernier moment, ou pour s'ouvrir un passage à travers les assiégeants.

En passant devant le *meson*, — grande auberge, — servant de quartier à son escorte et aux hussards, l'Empereur envoya aux commandants l'ordre de faire seller à la hâte et de le rejoindre au Cerro de las Campanas.

On lui amena son magnifique cheval, mais, — trait qui caractérise parfaitement l'Empereur Maximilien, — il refusa de le monter, parce que, à ses côtés, son chef d'état-major, le vieux général Castillo, et le prince de Salm allaient à pied.

Il s'arrêta ensuite un instant au palais départemental, d'où il expédia au général Miramon l'ordre de réunir ce qu'il pourrait de troupes et d'accourir avec elles.

Durant ce temps, le colonel républicain Rincon Gallardo, toujours guidé par Lopez, pénétrait au centre de la place, s'emparait de la tour et du couvent de San-Francisco, où se trouvait notre parc général, faisait prisonnier le chef d'escadron d'artillerie Becerra, qui y commandait, et avait reçu le traître sans défiance aucune.

Quelques moments après l'escorte impériale et l'escadron des hussards austro-mexicains, qui allaient rejoindre l'Empereur vinrent à passer devant San-Francisco. Lopez, qui était leur chef direct, les arrêta au passage, leur ordonna de mettre pied à terre, fit prisonniers le capitaine Paulowski, ses officiers et ceux de l'escorte impériale, et commanda aux cavaliers de déposer leurs armes, que ramassèrent de suite les républicains ; et de même avec tous les détachements qu'il rencontra.

Cela fait, Lopez, suivi d'une troupe républicaine qu'il devança un peu, se dirigea vers le palais départemental, où nous avons laissé l'Empereur attendant Miramon. Le traître se présenta hypo-

critement devant le souverain qui, dans son étonnement, lui demanda :

— Mais que se passe-t-il donc, colonel?

— «Señor, répondit Lopez, en montrant les ré-
» publicains qui débouchaient d'une rue, tout est
» perdu. Voyez, l'ennemi nous suit de près. »

Ne comprenant pas encore bien la trahison de son ingrat protégé, l'Empereur espéra un moment que la troupe désignée par Lopez était notre garde municipale. Il envoya même un officier la reconnaître. Lopez insista alors auprès du maître qu'il trahissait, pour qu'il se laissât cacher dans une maison voisine. L'Empereur refusa dédaigneusement.

L'officier, parti pour reconnaître la troupe qui s'avançait, revint au grand galop en annonçant que c'était l'ennemi. N'ayant aucune force respectable sous la main, et Miramon n'arrivant pas, l'Empereur donna l'ordre de se retirer vers le Cerro de las Campanas.

Lopez se garda bien de suivre le Souverain, et il rejoignit aussitôt les républicains, pour les servir encore par son infamie.

Tandis que tout ceci se passait dans une partie de la ville, le général Miramon, se trouvant de grand matin dans les rues et apprenant tout à

coup que les républicains entraient dans la Cruz, se dirigeait vers ce dernier point, où il croyait l'Empereur en péril, lorsqu'il fut rencontré par un détachement républicain. Un officier s'avança et tira sur le général plusieurs coups de revolver, dont un tua raide son aide de camp Ordoñez.

Miramon, revenu de sa surprise, prend son pistolet et ajuste l'officier. Au même instant, il reçoit une balle dans la joue droite. Il répond coup pour coup; mais, étourdi et aveuglé par la douleur, il manque, malgré son adresse ordinaire, l'officier ennemi, et bat en retraite en déchargeant ses derniers coups et en arrêtant, avec son mouchoir, le sang qui s'échappe de sa blessure avec abondance.

On le mena chez un médecin qui, après l'avoir pansé, alla dénoncer sa présence aux républicains.

Le général Mejia, plus heureux, parvenait à atteindre le Cerro de las Campanas avec une petite troupe de cavalerie, et se réunissait à l'Empereur.

Le colonel Gonzalez, des dragons de l'Impératrice, averti à temps, faisait seller à la hâte et accourait former son régiment dans la plaine située au pied du Cerro.

L'Empereur n'attendait plus que l'arrivée du

général Miramon, dont il ignorait le sort, pour faire une trouée.

Tous les faits qu'on vient de lire se passaient avec une rapidité incroyable; simultanément, dans toutes les lignes, arrivaient, comme portées par des courants électriques, les funestes nouvelles de l'entrée des républicains dans la place, de la trahison du colonel Lopez, de la blessure du général Miramon et de la présence de l'Empereur sur le Cerro de las Campanas.

La confusion devint horrible. Les républicains faisaient sonner à toute volée les cloches des églises de la Cruz et de San-Francisco, et tiraient sur tous ceux qu'ils rencontraient dans les rues.

Les cris de : *Viva la libertad!* l'idée que toutes les lignes de défense étaient menacées par derrière, l'assaut que les assiégeants se disposaient à donner, les décharges d'artillerie, l'apparition des républicains sur différents points, tout fit naître une panique générale. Nos meilleurs chefs perdirent la tête. Presque toutes les forces assiégeantes, moins la cavalerie, s'engouffrèrent dans les rues de la ville. Notre petite armée disparut en quelques minutes dispersée ou faite prisonnière.

Instinctivement, les officiers cherchaient à gagner le Cerro de las Campanas. Quelques-uns bien

montés y parvenaient, mais ceux restés à pied étaient promptement atteints par les républicains.

Du Cerro de las Campanas, l'Empereur voyait et dominait ce désastre immense et irréparable, sans pouvoir rien faire pour l'arrêter.

A ce moment, le Cerro de las Campanas offrait un spectacle vraiment poignant.

L'espèce de redoute qui le surmontait, outre sa garnison, était remplie d'officiers et de soldats de tous corps et de toutes armes, qui s'y étaient refugiés comme des naufragés sur un radeau. A chaque instant, il en arrivait de nouveaux et l'on se voyait obligé de leur faire abandonner leurs montures et même de leur refuser l'entrée ; mais, plus humain que le commandant, les artilleurs les laissaient pénétrer par les embrasures.

La redoute était le point de mire de toutes les batteries assiégeantes. Les républicains tournaient aussi contre le Cerro nos propres pièces, dont ils venaient de se saisir.

La position n'était plus tenable. Aussi l'Empereur attendait-il Miramon avec impatience, il demandait à chaque instant si on n'apercevait point ce dernier parmi les groupes qui accouraient ventre à terre vers le Cerro et interrogeait les nouveaux arrivants pour en avoir des nouvelles.

— « Je n'attends que lui, disait l'Empereur aux » généraux Castillo et Mejia; je ne veux pas le » laisser en arrière. »

Mais, après avoir formé son régiment des dragons de l'Impératrice, le colonel Gonzalez vint à l'Empereur pour prendre des instructions; il lui apprit que Miramon avait été blessé à la joue et qu'on était en train de lui faire une douloureuse opération.

Affecté par cette nouvelle, l'Empereur prit à part les généraux Mejia et Castillo, et leur demanda si, franchement, il leur paraissait possible de rompre les lignes de l'ennemi.

Le général Mejia prit une longue-vue, et, après avoir examiné attentivement la situation des lignes et des masses de cavalerie républicaines, ainsi que les obstacles à franchir, il répondit :

— « Señor, passer est impossible ; mais si Votre » Majesté l'ordonne, nous tâcherons de le faire; » quant à moi je suis prêt à mourir. »

Il fallait cependant prendre une détermination. Le feu de l'artillerie républicaine redoublait; les projectiles arrivaient et se croisaient en tous sens sur la redoute. On ne pouvait y répondre qu'avec cinq ou six pièces. Les colonnes assiégeantes s'approchaient. Les dragons de l'Impératrice ne pouvaient rester plus longtemps formés à découvert au pied du Cerro sans être promptement exterminés par une pluie de projectiles. Le colonel Gonzalez et ses braves officiers maintenaient les dragons avec difficulté. Ceux-ci, dont les rangs étaient troués à chaque instant, voulaient charger ou se mettre à couvert.

Convaincu de l'impossibilité de tenir plus longtemps et de l'inanité de toute espérance, l'Empereur se décida à envoyer son officier d'ordonnance Pradillo en parlementaire à Escobedo, afin de demander des garanties pour ses fidèles troupes et s'offrant, lui, en sacrifice à l'ennemi.

Pradillo descendit et s'élança au grand galop dans la plaine à la recherche d'Escobedo, tandis qu'on arborait le drapeau blanc et que les quelques canons du Cerro se taisaient.

Ces signaux éloquents ne suffirent pas aux républicains, paraît-il, car leur artillerie continua d'envoyer une grêle de projectiles pleins et creux sur le Cerro, tandis que leur infanterie s'avançait impunément de tous côtés.

Devant ce dernier acte de déloyauté, l'Empereur comprit que tout était fini et, sans attendre le retour du parlementaire devenu inutile, il se rendit à discrétion aux chefs républicains Riva Palacio et Corona. Les dragons de l'Impératrice se dispersèrent.

Sur l'invitation des chefs républicains, l'Empereur descendit du Cerro pour être conduit avec sa nombreuse suite au Couvent de la Cruz.

Là, le monarque vaincu dut essuyer un premier outrage.

Un misérable, en proie à l'ivresse, fit ostentation de son infamie devant l'Empereur.

Ce lâche, nommé Davalos, ancien commandant d'auxiliaires de la division Marquez, passé honteusement aux dissidents un an auparavant, après avoir soustrait la caisse de son corps, avait été, comme de coutume, bien accueilli par nos adversaires, qui en firent un de leurs chefs importants.

Arrivé un des premiers devant l'Empereur, ce Davalos prit son révolver, l'arma et en porta le canon plusieurs fois à la tête et au cœur de l'auguste vaincu, en lui demandant avec colère s'il était bien Maximilien.

Nos officiers, témoins de cette scène, allaient se jeter sur ce misérable et le traiter comme il le méritait. Une lutte sans merci devait s'en suivre. L'Empereur, pour l'empêcher, fit encore preuve de sang-froid, et, sans un geste de crainte, en souriant dédaigneusement, il répondit qu'en effet, il était bien Maximilien.

Le bandit, vaincu par ce sang-froid et ce grand air de majesté offensée, abaissa son arme et, mu par un caprice d'ivrogne, il pria l'Empereur de lui accorder la faveur d'une cordiale étreinte. Le Souverain en passa par là, et son uniforme fut sali par le contact de Davalos.

Heureusement, Riva Palacio et Escobedo arrivaient. Ils traitèrent l'Empereur avec plus de considération.

L'Empereur remit son épée au général en chef des républicains, qui la donna à un de ses aides-de-camp pour être envoyée à Juarez.

Pendant quelques minutes, l'Empereur et Escobedo s'entretinrent à part, puis, remontant à cheval, et suivis des officiers impériaux et d'une forte escorte, ils se dirigèrent vers la Cruz en traversant la ville. La population était dans l'épouvante et la consternation.

Arrivés sur la place de la Cruz, l'auguste prisonnier mit pied à terre ainsi que ses fidèles serviteurs. On leur fit abandonner leurs chevaux, leurs armes et ils entrèrent, comme criminels d'État, dans une prison.

Lorsque Queretaro tombait ainsi au pouvoir de ceux qui l'avaient assiégée pendant 71 jours sans jamais réussir à y pénétrer, le général Mendez,

surpris chez lui et ne pouvant rejoindre l'Empereur au Cerro de las Campanas, parce que déjà la route était interceptée lorsqu'on le réveilla, acceptait un refuge dans une maison sûre offerte par un ami généreux.

Le général Arellano, surpris aussi dans son logement, se sauvait par sa présence d'esprit en se faisant passer pour un subalterne sans importance, et en donnant à ceux qui l'appréhendaient une montre précieuse et tout l'or qu'il avait sur lui; puis, débarrassé d'eux, il parvenait à s'échapper par les *azoteas*, — toits plats — de sa maison.

Plusieurs chefs et beaucoup d'officiers tombaient en même temps victimes des rancunes particulières ou de l'exaltation des assiégeants.

Le colonel Santa Cruz, du 4e de lanciers, déjà blessé au cou et certain d'être fusillé s'il était pris vivant par les républicains, n'écouta que son désespoir et chercha à s'ouvrir un passage. Sa témérité lui coûta la vie. Il tomba criblé de blessures. On eut peine à reconnaître son cadavre le lendemain.

Le colonel Campos, commandant de l'escorte particulière de l'Empereur, fut séparé des prisonniers qu'on emmenait à la Cruz, et, quoique blessé, conduit dans un fourré voisin de la place, où on le fusilla.

X

Pateo. — Le lieutenant-colonel républicain Castaneda et ses officiers. — Un déserteur. — Les frères Q... — La guerilla de Simon Guttierez. — On nous ramène dans Queretaro. — Je revois Lopez pour la dernière fois. — On nous enferme.

La réception que l'on nous fit à Pateo fut meilleure que nous ne l'avions espéré, et dissipa, en partie, la crainte que nous avions d'être exécutés promptement et en masse.

Nous fûmes placés sous la garde d'un bataillon de la division Riva-Palacio, commandé par un officier supérieur du nom de Castañeda, qui se conduisit envers nous en galant homme.

Ses officiers, jeunes gens de Mexico pour la plupart, nous traitèrent aussi avec politesse. A l'exemple de leur chef, ils poussèrent la bonté jusqu'à partager leur déjeuner avec les plus affamés d'entre nous.

Des marchands, qui abusaient de notre position